

de la passion d'Alidor provient de son désespoir de n'être pas suffisamment, et mortellement, entraîné par elle. Ainsi la volonté de liberté « est devenue l'agent le plus efficace de la passion qu'elle prétend guérir »¹⁵.

Bien qu'il se perde souvent dans la gratuité, Denis de Rougemont reste un éveillé : il a bien senti que cette pièce avait sa place dans cette histoire littéraire et mythique de la passion, mais, prisonnier de sa thèse obsessionnelle et réductrice, il ne sait pas y voir une essentielle variation de l'esthétique et de la théologie jésuites sur la liberté. La péripétie dramatique imaginée par Corneille et son temps, le renoncement volontaire à l'être aimé, n'est pas une invention mineure : elle est le signe que, dans l'histoire du mythe, il y a une rupture brutale dont seul peut-être Kierkegaard dans *Le Journal d'un séducteur* saura prendre conscience. Car si le temps antérieur à Corneille se bat encore dans une problématique grecque puis chrétienne, le propre de Corneille, que Descartes redouble idéologiquement, est de vouloir oublier le conflit tragique au profit d'une affirmation, celle du moi maître de soi, des autres et du monde. L'être aimé n'apparaît plus simplement comme aimable; le regard cornélien ne le laisse plus être, là où il est, séduisant et amoureux, il en fait immédiatement l'épreuve de son moi. Alors que le mythe médiéval, et encore Shakespeare, retient du vécu passionnel sa capacité à décrire l'histoire du péché, de la chute et du salut, Corneille, et en général la préciosité baroque dont Descartes sera le héros falsifié par la suite, font époque dans cette histoire en l'ouvrant à son destin moderne, celui de la volonté de puissance qui cherche son expression ultime, la volonté de volonté dont le visage moral est l'indifférence selon Alidor. Mais conservons en mémoire, afin de ne pas durcir l'œuvre de Corneille en un « nietzschéisme » simplifié, la double interprétation imposée par l'ambiguïté déjà signalée du dénouement : la pensée de la grâce ne cesse d'abaisser l'affirmation de la seconde indifférence, de telle sorte que la seule réalité humaine est celle de cette ambiguïté polémique des deux interprétations entre lesquelles il n'y a pas à choisir si l'on veut rester au plus près de la pensée cornélienne.

Le dialogue qu'entretiennent le poète et le philosophe, *La Place Royale* et les lettres à Mesland de février 1645, me paraît un moment essentiel de ce XVII^e siècle où, déjà, tout est dit, non au sens trivial où les époques postérieures ne feraient que répéter ou dégénéreraient d'une plénitude atteinte, mais au sens où les conditions de possibilité des Temps Modernes sont créées de telle sorte que leur avènement est celui d'un destin.

¹⁵. *Ibid.*

« La Place Royale ou le jaloux extravagant »

Madeleine Bertaud

Choisir d'étudier le personnage d'Alidor, c'est se condamner à manquer d'originalité : s'il ne fait point partie des très grandes figures cornéliennes, le protagoniste de *La Place Royale* vient tout de suite après elles, pour l'intérêt qu'il suscite, depuis longtemps déjà, de la part des critiques, et pour la variété des interprétations proposées à son sujet. Je vais donc devoir revenir sur ce qui a déjà été dit, tâcher de faire le point, reprendre certaines pistes et les prolonger, à moins qu'elles ne me paraissent, à l'analyse, plus propres à égarer le lecteur qu'à le guider. J'aimerais en effet m'employer à dissiper une part du mystère qui subsiste autour d'Alidor, dans sa complexité et sa singularité.

Pour parvenir à mes fins, je me propose de partir du sous-titre de la pièce, qui est important : *L'Amoureux extravagant*, et de le modifier partiellement, sans toucher à l'idée d'extravagance, qu'il convient selon moi de prendre très au sérieux — je ne partage pas la suspicion d'Octave Nadal et de Serge Doubrovsky face aux déclarations de la Dédicace¹. Je rebaptiserai donc cette comédie : *La Place Royale ou le jaloux extravagant*. Dès lors, il me faudra justifier ces deux derniers mots : en quoi Alidor apparaît-il comme un jaloux invétéré ? En quoi ce jaloux n'obéit-il pas à la logique de la jalousie, ou ne lui

¹. Nadal ne croit pas au sérieux de l'excuse aux dames de la Dédicace, car Corneille établit dans la même page « la doctrine d'Alidor et (...) la ren(d) plus rigoureuse si possible » (*Le sentiment de l'amour dans l'œuvre de Pierre Corneille*, Paris, Gallimard, 1948, p. 112). Voir aussi Doubrovsky, *Corneille et la dialectique du héros*, Paris, Gallimard, 1975, p. 60 : « Rien de moins extravagant (...) que le personnage d'Alidor, malgré l'épithète que l'auteur croit devoir lui décerner pour apaiser la gent féminine. Ou plus exactement, rappelons-nous que l'« extravagant », comme la folie, ne vient pas ici d'une absence mais d'un excès de logique. » Il faut se méfier de semblables sophismes, et accorder la plus grande attention à ce qu'écrit un auteur, même s'il est vrai qu'il n'est jamais tenu à la sincérité : Corneille met beaucoup de véhémence dans sa Dédicace : « Si les dames trouvent ici quelques discours qui les blessent, je les supplie de se souvenir que j'appelle extravagant celui dont ils partent. » Dans *L'Examen*, il n'aura pas changé d'avis : « Alidor, dont l'esprit extravagant... » En revanche, apaiser « la gent féminine » ne semble pas avoir été une préoccupation majeure de Corneille, qui n'a jamais hésité à mettre en scène des femmes monstrueuses.

Colloque Pierre Corneille

obéit-il que par des voies détournées ? Arrivée à ce stade de mon analyse, il me restera à quitter le domaine des certitudes (de ce qui se lit dans le texte) pour entrer dans celui des hypothèses, susceptibles de rendre compte de l'anormalité du personnage.

Qu'est-ce que la jalousie, qu'est-ce qu'un jaloux, pour les linguistes, les moralistes, l'opinion, du XVII^e siècle ? A quelques variations près, les dictionnaires fournissent la même définition : pour Furetière (éd. de 1691), la jalousie est une « passion de l'âme (...) qui nous fait craindre de perdre ce que nous possédons, ou ce que nous désirons posséder ». Et « jaloux » signifie « inquiet, attentif à se conserver la possession d'une chose (honneur, réputation, autorité) ». La formulation est identique dans le *Dictionnaire de Trévoux*. Quant au *Richelieu* (éd. de 1680), il présente la jalousie comme un « déplaisir causé par la crainte qu'on a de perdre ce qu'on aime ». Les moralistes apportent quelques précisions supplémentaires : pour Du Vair et Charron, « l'envie ne considère le bien qu'en ce qu'il est arrivé à un autre (...) et la jalousie est du nôtre propre, auquel nous craignons qu'un autre participe »². Selon Jean-Pierre Camus, « la jalousie est une forcenerie (...) de voir posséder par un autre ce dont on s'estime seul digne et capable de jouir »³. Plus tard dans le siècle, Descartes, puis La Rochefoucauld, mettront à leur tour l'accent sur la notion de *bien* que le jaloux estime lui appartenir, et qu'il entend conserver⁴. Ainsi, la jalousie est le comportement d'un propriétaire, ou de quelqu'un qui considère qu'il a un droit de propriété; déjà Vivès l'avait constaté : « La jalousie que nous éprouvons à l'égard de l'objet de notre jouissance naît de notre passion de la propriété »⁵.

Or, qu'il envisage de se débarrasser d'Angélique ou de la garder pour lui, Alidor a constamment le langage d'un propriétaire : il parle de son *bien*, décide de le céder ou de le reprendre :

Je veux sans coup fêrir t'en rendre possesseur,

dit-il à Cléandre⁶. Un peu plus tard, il lui déclarera :

Je livre entre tes mains cette belle maîtresse.

(IV, 2, v. 1009)

2. Voir Du Vair, *La philosophie morale des stoïques*, éd. par G. Michaut, Paris, 1946, p. 86; et Charron, *De la Sagesse*, éd. de Bordeaux, 1611, in-8°, liv. I, p. 182-193.

3. *Les diversités*, Paris, 1609-1618; 12 t. en 11 vol. in-8°, t. IX, p. 387.

4. Voir *Les passions de l'âme*, éd. par G. Rodis-Lewis, Paris, Vrin, 1970, art. 167; et La Rochefoucauld, *Maximes*, XXVIII, éd. J. Truchet, Paris, Garnier frères, 1972.

5. D'après le *De Anima et Vita*, liv. III, chap. XVI (au t. III des *Opera omnia*, Valence, 1786-1788, 8 vol. in-fol.).

6. III-5, v. 748. Mes citations renvoient à l'édition originale, telle qu'elle est reproduite dans les *Œuvres complètes* de Corneille éditées par G. Couton, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1980.

Seul face à lui-même, il ne parle pas autrement :

Je vais faire un ami possesseur de mon bien.

(IV, 1, v. 939)

L'on pourrait multiplier les citations, d'autant que les autres personnages, aussi bien Cléandre que Phylis, s'accordent à reconnaître qu'Angélique appartient à Alidor (voir II-4, v. 481-482; III-3, v. 648; IV-4, v. 1043-1044), ceci jusqu'au dénouement où Alidor, soulagé, proclamera :

(Je) ne serai jamais à cette rage
Qui naît de voir son bien entre les mains d'autrui⁷.

Le personnage porte donc en lui, de manière fondamentale, et sans jamais tenter de s'en défaire (voir III, 5, v. 735), l'élément constitutif de la jalousie, celui qui rend sa naissance inévitable : l'instinct de propriété. Il exerce celui-ci d'autant plus commodément que, par son art d'aimer tout de constance et de fidélité (voir v. 34-41), Angélique entre dans son jeu : elle lui appartient; elle consent absolument à être sa chose⁸.

Sa faiblesse déterminera, au moins autant que la volonté du jeune homme, le rythme de l'action, conformément à la prédiction de Phylis :

Et nous verrons toujours, si Dieu le laisse vivre,
Un change, un repentir, un pardon s'entresuivre⁹.

Ce naturel jaloux, qui n'est combattu ni par lui-même ni par sa maîtresse, m'amène à repousser une hypothèse plusieurs fois formulée, et particulièrement par Jean Rousset : c'est qu'Alidor a sa place dans la postérité d'Hylas¹⁰. Je dirais volontiers que les deux personnages sont cousins, mais pas que l'un est le disciple de l'autre. Tous deux reflètent des aspects voisins, et pourtant différents, de l'attitude des contemporains de Louis XIII face à l'amour. La légèreté d'Hylas (lequel était encore tout à fait à la mode : *L'Inconstance d'Hylas*, de Maréchal, date de 1635) le met à l'abri de la jalousie, ainsi que je l'ai montré ailleurs¹¹. Au contraire, Alidor est terriblement dépendant de celle-ci : même dans l'avenir de donjuanisme qu'il se choisit — si l'on peut parler d'un choix! — au dénouement, il entrera trop de

7. V, 8, v. 1596-1597. Voir encore v. 264, 650, 652, 736, 864, 985, 1058, 1152, 1333, 1406.

8. Elle expliquera à Doraste : « Je te donnai son bien » (IV, 7, v. 1182).

9. II-4, v. 489-490; voir aussi v. 475-476. Angélique a pleinement conscience de sa faiblesse, III, 6, v. 807-810; 866-867.

10. *La littérature de l'âge baroque en France*, Paris, Corti, 1967, p. 47 s.

11. *La jalousie dans la littérature au temps de Louis XIII*, Genève, Droz, 1981, p. 259-262.

contrainte, trop d'efforts sur soi, pour que le séducteur devienne un autre Hylas. Celui-ci trouve effectivement dans la pièce un émule, mais c'est Phylis (voir I, 1, v. 75-78 et II, 4, v. 463-466). Il n'est pas davantage à propos de rapprocher les deux personnages, ainsi que l'a fait Jean-Claude Brunon dans l'introduction de son édition de *La Place Royale*, comme les représentants de l'« indifférence amoureuse », voire du « mépris d'amour » fréquents dans cette génération¹². Car, en dépit de son goût pour le change, et de son penchant pour les liaisons simultanées¹³, Hylas est un ami de l'amour et des femmes, ce que n'est pas, et je vais essayer de le montrer, le protagoniste de notre comédie.

Étant acquis qu'Alidor est un jaloux, une seconde question se pose : pourquoi son comportement ne se situe-t-il pas, à première vue, dans la logique de sa passion ? Pourquoi prétend-il qu'Angélique le quitte ? La réponse est bien connue : le personnage, qui se veut un raisonneur, un homme de doctrine, est mû par ce qu'il estime être une valeur : l'amour de la liberté¹⁴. On relira à ce sujet la tirade en forme de profession des vers 211-232, où s'opposent fortement, tant dans les idées que dans les images qui les illustrent, les concepts de liberté et de tyrannie :

Je veux que l'on soit libre au milieu de ses fers.

(v. 212)

Pour les amants « ordinaires », l'amour implique la perte de la liberté — voyez les images de la « prison », de la « chaîne », le mot « esclave »¹⁵ : dans le langage galant, il ne s'agit guère que de clichés, mais ces clichés deviennent réalités dans l'esprit bizarre d'Alidor.

Se fondant sur la Dédicace de la pièce, Serge Doubrovsky voit en lui un authentique philosophe, qui a élaboré une « éthique », une « théorie raisonnée de l'amour »¹⁶. Si cela peut paraître vrai au début, le personnage reconnaît lui-même à l'acte V que sa soi-disant philosophie ne valait rien :

Je me sens trop heureux d'une si belle chaîne,
Ce sont traits d'esprit fort que d'en vouloir sortir.

(Sc. 3, v. 1375-1376)

12. *La Place Royale*, texte de l'édition princeps, Paris, Marcel Didier, S.F.M., 1962, p. xxiv.

13. Voir Honoré d'Urfé, *L'Astrée*, rééd. par H. Vaganay, Lyon, 1925-1928, 5 vol., part II, p. 382 : « J'en ai aimé plusieurs tout à la fois, et sais fort bien (...) que véritablement je les aime ».

14. *Op. cit.*, p. xxv.

15. V. 187, 170, 169.

16. *Op. cit.*, p. 59. Voir aussi J.-C. Brunon, *op. cit.*, p. xxv : Alidor n'est pas un écrivain. Son discours « est le propos réfléchi d'un être torturé que domine le devoir de demeurer à soi ».

Je m'associe plus volontiers au constat fait par Octave Nadal : « Corneille, ainsi que tous les hommes de théâtre de son temps, conçoit l'amour comme une galanterie, un penchant ou un divertissement »¹⁷. Alidor, dont il ne faut pas oublier qu'il est un tout jeune homme (ce qui explique dans une large mesure sa complaisance envers lui-même et son assurance), Alidor, qui manque de maturité, fait ses débuts dans la vie sentimentale en cédant à une mode — il n'y a rien de plus banal. Octave Nadal a relevé — et Jean-Claude Brunon après lui — la fréquence du thème de la liberté victorieuse de l'amour dans la littérature d'imagination entre 1630 et 1640 : Corneille ne faisait que reprendre des idées qui étaient dans l'air, et les transposer dans une action dramatique¹⁸. D'ailleurs comme l'a noté André Stegmann, le jeune auteur, qui avait surtout appris à parler d'amour dans les livres, se lança dans la carrière poétique avec les mêmes lieux communs :

(...) l'on commence d'être heureux
Quand on cesse d'être amoureux¹⁹.

Personnage de son temps, Alidor entend donc trouver dans son rôle d'amant les satisfactions d'un propriétaire, sans appartenir en retour à l'autre ; il ignore le caractère de réciprocité propre à l'amour heureux. Ecolier en la matière, il lui faudra toute une série d'épreuves fabriquées par lui-même, pour comprendre — trop tard — que l'épanouissement ne naît pas de la liberté, mais du partage. Georges Couton ne s'y est pas trompé, qui l'a comparé au dandy balzacien, un autre personnage régi par une mode²⁰.

Je crois que, dès lors, nous sommes en mesure de faire un sort au fameux rapprochement établi entre Alidor et les héros des grandes tragédies de Corneille. « On a voulu voir s'annoncer l'éthique cornélienne. C'est excessif », écrivait, en 1958, Georges Couton²¹. Et déjà, en 1945, Lemonnier n'avait pas plutôt présenté Alidor comme « le premier en date des personnages que l'on est convenu d'appeler

17. *Op. cit.*, p. 23.

18. *Ibid.*, p. 106-109. Nadal cite Coste, *Lysimène* (1632) ; la *Madame d'Auvers* (1632) ; Claveret, *L'Esprit fort* (1637), III, 3 (« Enfin être à soi-même et son juge et sa loi ») ; Du Bail, *Floridor et Dorise* (1633) ; Du Verdier, *La Parthénice de la Cour*, dont le personnage épris de liberté s'appelle précisément Alidor. Enfin, il fait état d'un *Discours contre l'Amour* de Chapelain, lu à l'Académie en 1635, qui invite l'homme à chercher son salut hors des chaînes amoureuses. Voir aussi J.-C. Brunon, *op. cit.*, p. xxiv.

19. *L'histoire cornélienne, genèse et signification*, Paris, Colin, 1968, 2 vol., t. II, p. 573. La citation est prise du premier morceau des *Mélanges poétiques*, qui datent de 1632.

20. Voir Corneille, Hatier, *Connaissance des Lettres*, 1958, p. 27 : « Je ne veux pas qu'il y ait quelque chose dans ma vie qui s'y glisse sans mon consentement » (*Un Prince de la Bohême*).

21. *Ibid.*, p. 27. Voir encore la Notice de la pièce, dans *Œuvres complètes*, t. I, p. 1355 : « Faut-il, comme on l'a fait, voir s'annoncer avec Alidor l'éthique cornélienne, organisée autour de la volonté ? C'est beaucoup dire. »

cornéliens », qu'il portait sur lui un jugement tellement dépréciatif, qu'il excluait la prise en compte d'une quelconque dimension héroïque :

C'est un maniaque de la volonté, un original qui se contraint à faire des choses difficiles, contre nature, et qui le blessent lui-même²².

Ces réticences n'ont pas empêché Serge Doubrovsky de réserver à *La Place Royale* et à son protagoniste, dans son chapitre intitulé « Prélude au héros », un traitement à part et fort flatteur :

C'est à cet instant précis et décisif que l'esprit aristocratique prend pleinement conscience de lui-même; jusqu'à présent, nous n'avions que de jeunes nobles; maintenant le noble se veut un héros. Alidor, ou la naissance de l'héroïsme²³.

Qu'Alidor se veuille un héros, j'entends bien! Mais qu'il réussisse à en être en, à un quelconque moment de l'action, voilà qui n'est pas soutenable. Du héros cornélien, il n'a ni la consistance, ni la cohérence. Ce dernier — je l'ai rappelé dans une étude récente sur *Le Cid*²⁴ — est à la recherche d'une harmonie entre deux valeurs. Alidor, lui, est partagé entre une passion — c'est-à-dire, selon la tradition morale, une maladie de l'âme, et l'une des plus dangereuses²⁵ — et ce qu'il présente comme une valeur (nous nous demanderons ultérieurement si cette valeur est authentique) : l'amour de la liberté. Il tente donc, dans le meilleur des cas, de concilier valeur et passion, deux éléments inconciliables par nature, car trop étrangers l'un à l'autre. Par rapport au héros cornélien, il pourrait tout au plus apparaître comme une caricature, mais il serait paradoxal de défendre cette thèse, car la caricature est forcément postérieure à l'objet dont elle s'inspire. Pour en finir sur cette question, je rappellerai la sage analyse d'André

22. Corneille, p. 54.

23. *Op. cit.*, p. 59. Voir encore p. 65-66 : alors que Phylis est une stoïcienne, Alidor transforme le projet stoïcien en projet aristocratique (le stoïcien veut être supérieur à l'événement, tandis que l'aristocrate veut être supérieur à l'autre). P. 67, S. Doubrovsky affirme encore : « Avec Alidor, pour la première fois (...) le projet héroïque et le projet aristocratique prennent conscience de leur identité et se confondent. »

24. « Rodrigue et Chimène : la formation d'un couple héroïque », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, numéro spécial *Corneille*, 1984, vol. XI, n° 21.

25. Voir par exemple Du Vair, *De la Constance*, éd. par J. Flack et F. Funck-Brentano, Paris, 1905, p. 67 : les passions sont « les vrais séducteurs de notre âme »; elles la « mutinent » et « troublent le repos de notre esprit ». De la jalousie, le même auteur écrivait : « C'est du fiel qui corrompt tout le miel de notre vie (...) faites état que quiconque vivra jaloux vivra misérable » (*La philosophie morale des stoïciens*, éd. citée, p. 85-86). Voir aussi Charron, *op. cit.*, p. 183 : « Jalousie est maladie d'âme faible, paresse et inepte. » Les stoïciens n'étaient pas les seuls à penser ainsi; voir par exemple J.-P. Camus, *op. cit.*, t. II, p. 375 : « Passion sotte et aveugle, et qui part d'un amour mal réglé, ordonné et fondé, jamais ne vient d'un honnête, saint et sincère. »

Stegmann (encore que je préfère parler de conciliation plutôt que de choix) :

L'Examen de *La Place Royale* n'est pas tendre pour cette comédie dans laquelle la critique moderne est unanime à trouver en germe la psychologie du futur héros cornélien. Dans son regard rétrospectif, Corneille n'en a pas jugé comme nous. Alidor reste pour lui un « bizarre » [...]. N'oublions pas ce jugement pertinent de Corneille [...] Alidor ne franchit jamais le seuil héroïque du choix. Il suit ses humeurs sans s'élever au niveau de la raison ni de la volonté²⁶.

Quelle solution Alidor va-t-il imaginer de donner au problème qu'il a créé de toutes pièces ? Pour être libre, il voudrait qu'Angélique se lie à un tiers; en cela, il fait penser aux jeunes gens de *La Suivante* qui, afin de se débarrasser d'Amarante, tentent de la jeter dans d'autres bras. Mais, alors que ceux-ci sont exempts de jalousie (tout simplement parce qu'ils n'aiment pas la pauvre fille), Alidor, amoureux malgré lui, jaloux bien plus qu'il ne se le figure, doit trouver un moyen de reconquérir sa liberté tout en restant le maître d'Angélique. Aussi, comme l'a constaté Lemonnier, il ne peut s'accommoder du mariage de la belle avec Doraste :

Si Alidor était un personnage sensé, il s'en féliciterait, puisqu'il est ainsi débarrassé de ce lien pesant [...]. Mais Alidor est déraisonnable [...] s'il ne veut pas qu'Angélique soit à lui de peur d'être trop à Angélique, il entend cependant disposer d'elle [...] Tu ne seras pas à moi, puisque je ne le veux pas, mais du moins tu seras à moi dans la mesure où j'aurai disposé de toi²⁷.

La solution, il croit la découvrir lorsque son ami lui avoue qu'il brûle pour la jeune fille d'un feu secret : il va donner sa maîtresse à Cléandre. On a assez insisté sur la cruauté des méthodes alidoriennes²⁸ pour qu'il soit superflu que je le fasse. Cette cruauté sera telle qu'Angélique en perdra toute aptitude à croire au bonheur humain, et quittera le monde plutôt que de s'exposer à de nouveaux tourments²⁹.

Je préfère accorder mon attention à l'opinion de Corneille dans *L'Examen*, selon laquelle Alidor est un très « bon ami ». Que penser

26. *Op. cit.*, t. II, p. 571.

27. *Op. cit.*, p. 55.

28. Selon S. Doubrovsky (*op. cit.*, p. 81) cette cruauté est « la forme que prend le projet de maîtrise quand l'individu, incapable de se maîtriser, cherche à retrouver, dans la domination sur autrui, la domination de soi qui lui manque ». Cela revient à admettre que le personnage est à cent lieues de l'héroïsme. Les paradoxes de son analyse n'ont pas échappé au critique, qui a tenté de les réduire en expliquant qu'Alidor, après être bien parti, « fait fausse route (...) ce n'est pas lui, c'est elle qu'il sacrifie (...) Au moment décisif, Alidor triche ».

29. Pour grave que soit cette décision, elle n'a pas le caractère rarissime qu'elle aurait aujourd'hui : au XVII^e siècle, il n'était guère de bonne famille qui n'eût une ou plusieurs filles au couvent.

de la qualité de son amitié ? Pour désigner Cléandre, le personnage emploie une expression touchante : « Un autre moi-même. » Mais à y regarder de près, le passage laisse songeur :

A moi ne tiendra pas que la Beauté que j'aime
Ne me quitte bientôt pour un autre moi-même.

(I, 4, v. 281-282)

Le « moi » d'Alidor, présent au début de cette déclaration, l'est tout autant, et même renforcé, à la fin : le voyage sentimental que l'amant veut faire faire à sa maîtresse va de lui à lui. Un peu plus loin, il emploiera le « nous », qui traduira l'union de lui-même et de Cléandre en un seul sujet agissant : « Gagnons la bonne grâce (d'Angélique) », « allons ensemble consulter... »³⁰. En fait, Alidor est loin de ressentir pour Cléandre l'attachement indéfectible que celui-ci lui montre³¹. Si l'on veut s'en convaincre, il suffit de le comparer au Gésippe d'Alexandre Hardy, dans *Gésippe ou les deux amis*. Pour le personnage de Hardy, l'amitié entre hommes passe bien avant l'amour d'une femme (l'histoire se passe dans l'Antiquité grecque) :

Mon amitié vers vous dure autant que ma vie,
Une femme jamais ne la divertira,
Une femme jamais ne me l'affaiblira³².

Il ne se contente pas de le dire : dès qu'il sait que son ami est épris de sa fiancée, il lui laisse la place, s'emploie sans réserves à lui donner la belle en mariage, et y réussit parfaitement. Alidor ne ressemble à Gésippe que sur un point : c'est qu'il traite la femme en objet, que l'on a le droit de céder à qui l'on veut, et qui n'a pas à s'en plaindre. On peut aussi se souvenir d'un personnage plus sympathique, le Phalante de La Calprenède, dans la tragédie de ce nom, publiée en 1642, qui, bien qu'il soit aimé de la reine que courtise son ami, accepte de se sacrifier pour lui ; contraint au duel, il préférera mourir plutôt que de tuer. Il ne pourra empêcher le dénouement tragique, mais donnera jusqu'au bout la preuve d'une amitié exemplaire (et plus intéressante, car moins monolithique, que celle de Gésippe).

Dans les deux cas, la comparaison n'est pas flatteuse pour Alidor. Qu'Alidor « hasarde » son « repos » en faveur d'un tiers comme Corneille l'a écrit dans *L'Examen*, on a du mal à le croire. Pour qu'il prenne un tel risque, il faut qu'il y aille de son propre intérêt — cet

30. Cette confusion entre lui et l'autre se fera de manière assez subtile pour induire Cléandre en erreur : à son tour, celui-ci croira ne faire qu'un avec Alidor, et partager tous ses intérêts (voir III, 3, v. 645-647, 677, 684-690). Il ne sera dénié qu'en V, 2 (voir v. 1332-1335).

31. Voir en particulier I, 3, v. 175-178.

32. I, 1, v. 54-56 (in *Le Théâtre d'Alexandre Hardy*, éd. Stengel, Marburg, 1883, 5 vol. in-8, t. IV).

intérêt qui l'emporte de beaucoup sur son sens moral³³ : en échappant à Cléandre, c'est à lui-même qu'Angélique échappe ; et cela, il ne peut le supporter. Aussi, bien que la scène 4 de l'acte III contienne de très belles déclarations d'amitié,

Je ne puis être heureux, si Cléandre ne l'est.

(v. 732)

Toute peine est fort douce à qui sert ses amis.

(v. 764)

elles sont moins éclairantes que le vers 733 :

Ce que je t'ai promis ne peut être à personne.

L'amitié, dont Alidor fait état même lorsqu'il est seul, à la fin de la scène, est un prétexte qu'il agite jusques à ses propres yeux, afin de camoufler sa volonté de se conserver Angélique, de la traiter définitivement comme siennne en fixant son destin (dans des tentatives voisines, la Lyse de *L'Illusion comique* et l'Infante du *Cid* seront plus émouvantes). Bref, Alidor est de mauvaise foi : il joue le rôle du parfait ami par excès de jalousie, et parce que cela lui permet de faire l'épreuve de son propre pouvoir³⁴. Il sent si bien que sa manière de donner équivalait à retenir qu'il a à peine l'impression de commettre une infidélité :

Mais puisqu'au lieu de moi je lui donne un ami,
A tout prendre, ce n'est la tromper qu'à demi,

clame-t-il avec désinvolture (IV, 3, v. 1035-1036).

Sur ce point, les critiques sont d'accord, ainsi Serge Doubrovsky juge en ces termes ce « transfert affectif » :

L'amour (...) de son ami Cléandre pour Angélique va lui offrir l'occasion, qu'il s'empresse de saisir, de retrouver, à travers Cléandre, la possession d'Angélique, et, à travers la possession d'Angélique, la possession de soi³⁵.

Citons encore Han Verhoeff :

En donnant Angélique à son ami, Alidor ne se dépouille pas. Son geste ne vise pas un manque, mais un surplus ; il n'implique pas la perte de la

33. Voir IV, 3, v. 943-944 :

Ce trait est un peu lâche, et sent sa trahison,
Mais cette lâcheté m'ouvrira ma prison.

34. Cette épreuve se révélera longtemps concluante, et lui apportera d'intenses satisfactions ; voir III, 6, v. 905-908 :

Cléandre, elle est à toi, j'ai fléchi son courage. (...)
Et si pour un ami ces effets je produis,
Lorsque j'agis pour moi, qu'est-ce que je ne puis ?

Voir encore V, 3, v. 1339-1347, et l'assurance du v. 1397.

35. *Op. cit.*, p. 72-73, voir encore p. 91.

femme, mais au contraire sa récupération. Avant le don il était possédé, après il possède, il possède Angélique en disposant d'elle, en organisant sa vie³⁶.

Alidor en personne n'aurait pu démentir ces analyses, puisqu'il reconnaît, dans le monologue qui précède l'enlèvement manqué :

C'est moins pour l'obliger (Cléandre) que pour me satisfaire.
(IV, 1, v. 941-942)

Un trait du caractère d'Alidor est ainsi mis à jour : il s'agit de l'égoïsme, ou si l'on préfère de l'amour-propre, que Phylis, en avance sur La Bruyère, met précisément en relation avec la jalousie³⁷. Alidor ne dira-t-il pas au dénouement :

Le grand soin que j'en eus [de ma liberté] partait d'une âme
[ingrate.
(V, 3, v. 1371)]

« La théologie alidorienne, constate Serge Doubrovsky, est essentiellement monothéiste : il n'y a place que pour une seule divinité : lui-même »³⁸. Avec des mots plus simples, Cynthia Kerr, qui ne distingue pas Alidor des autres, note que les personnages des premières comédies de Corneille ne sont pas de véritables amis : « Ils feignent de s'entendre, jurent de s'aimer, mais ne considèrent que leur propre avantage »³⁹. Faut-il rappeler que, dans *L'Astrée*, les amitiés masculines ne venaient pas davantage à bout de l'esprit de rivalité⁴⁰ ? Pas plus que ses contemporains, ni que les hommes du tout début du siècle, Corneille ne fit confiance à l'amitié dès lors qu'il y avait de l'amour dans le jeu :

Tel qui a dit, observait Pierre de Lancre, que son ami était avec lui à moitié de tout [...] ayant une très belle et vertueuse femme, eût été bien marié que la chose fût allée si avant comme il l'avait couchée par écrit⁴¹.

36. *Les comédies de Corneille, une psycholecture*, Klincksieck, 1978, p. 44.

37. Cléandre se disant jaloux de ses rivaux, elle lui réplique :

Qui m'aime de la sorte, il s'aime et non pas moi.

(II, 7, v. 560)

Cf. La Bruyère, *Les Caractères*, éd. R. Garapon, Paris, Garnier frères, 1962, IX, 85 : La jalousie est « une passion stérile qui laisse l'homme dans l'état où elle le trouve, qui le remplit de lui-même, de l'idée de sa réputation, qui le rend froid et sec sur les actions ou sur les ouvrages d'autrui (...) vice honteux, et qui, par son excès, rentre toujours dans la vanité et dans la présomption ».

38. *Op. cit.*, p. 64.

39. *L'amour, l'amitié et la fourberie : une étude des premières comédies de Corneille*, Saratoga, Californie, 1980 (« Stanford French and Italian studies »), 40, p. 1.

40. On se reportera à mon ouvrage, déjà cité, sur la jalousie, p. 253-254.

41. *Le Livre des Princes*, Paris, 1600, p. 69. Montaigne est évidemment l'auteur visé par ces propos.

Un autre trait de caractère vient compléter l'égoïsme. Alidor, qui dans le fond sait que son extravagance n'a pas d'excuses, le désigne lui-même à l'acte IV :

Je soupçonne déjà mon dessein d'injustice,
Et je doute s'il est ou raison, ou caprice.

(1, v. 961-962)

Voilà le mot lâché : sous le masque du philosophe se cache un capricieux. Je reprendrais volontiers les anciennes formules, celles de Jules Lemaitre — « un dilettante de la volonté » — ou de Lemonnier — Alidor agit « pour le simple plaisir de montrer sa force d'âme » — que rejette Serge Doubrovsky, en se fondant sur un postulat que je récusé : « Le problème n'est qu'accessoirement psychologique, il est fondamentalement métaphysique »⁴². Homme de caprice, ou, si l'on préfère, homme de plaisirs — on observera le caractère récurrent du mot⁴³ — d'où la profession de donjuanisme qui clôt la pièce, laquelle a inspiré à Georges Couton une analyse très lucide :

On doute que ce don Juan [...] trouve jamais le bonheur ; plus probablement, il ne connaîtra que des plaisirs, dont le plus vif sera de rompre⁴⁴.

Au dénouement, le changement d'Angélique qui, d'objet passif, devient sujet et se met à prendre une décision, impose au problème d'Alidor une solution que celui-ci n'avait pas envisagée, mais dont il s' imagine, en s'enfonçant encore dans son erreur initiale, comme Octave Nadal l'a bien montré⁴⁵, qu'elle lui convient parfaitement : la jeune fille entre en religion. Au couvent, « je n'aurai qui tromper », dit-elle (V, 7, v. 1527). Cette assurance est capitale pour Alidor ; car, naturellement, Dieu ne peut être considéré comme un rival : et bien mieux que l'ami pressenti, il garantira la paix du jeune homme :

Comme je la donnais sans regret à Cléandre,
Je verrai sans regret qu'elle se donne à Dieu.

(V, 8, v. 1600-1601)

42. *Op. cit.*, p. 64, et n. 51. Celle-ci renvoie à J. Lemaitre (*Histoire de la langue et de la littérature française* de Petit de Julleville, t. IV, p. 266), et à Lemonnier, *op. cit.*, p. 54.

43. Voir v. 203 et 223 (« mes plaisirs ») ; v. 957 (« quel excès de plaisirs ») ; v. 1373 (« tous mes plaisirs »).

44. *Œuvres complètes*..., p. 1355.

45. *Op. cit.*, p. 113, où Nadal commente ce qu'il considère justement comme l'échec d'Alidor : « Cette liberté absolue est le néant même ; elle n'est ni réelle, ni vivante. (...) Superbe, certes, mais utopique et sans vertu. » Voir aussi p. 115 : « Le salut est ailleurs. Il est l'action. Il est l'exercice réel du libre arbitre, non sa poursuite à travers on ne sait quelle aventure d'esprit. »

Serge Doubrovsky a eu raison de désigner Cléandre et Dieu comme les deux *alter ego* d'Alidor, le second étant l'*alter ego* suprême⁴⁶. À côté de la vanité, on reconnaît ici une jalousie poussée à son point extrême puisque, dépassant le présent, elle porte sur toute la vie, et même sur l'au-delà, d'Angélique.

Nous sommes aujourd'hui trop curieux de connaître les profondeurs de l'être pour nous arrêter au constat que j'ai fait jusqu'à présent : qu'Alidor soit un jaloux extravagant ne nous suffit pas; nous voudrions comprendre ce qui le rend ainsi. Le personnage parle de son amour comme d'une maladie, dont il souhaite guérir⁴⁷. Et en effet, cet amour n'est pas sain, il est vicié par quelque endroit. Préciser quel est son mal revient, lorsqu'on lit *La Place Royale* sans *a priori*, à se contenter de formuler plusieurs hypothèses : Alidor est assez complexe pour supporter d'être diversement interprété.

Le passage où il déclare :

Je perdrai mon amour avec mon espérance,
Et (...) y trouvant alors sujet d'aversion,
Ma liberté naîtra de ma punition.

(I, 4, v. 266-268)

amène Georges Couton à écrire, avec la prudence qui est de rigueur lorsque l'on applique à des créations du passé des concepts modernes : « Il n'est pas interdit de trouver dans ces sentiments une composante sado-masochiste »⁴⁸. Qu'Alidor ressent plus vivement les plaisirs de l'amour, à la fois quand il fait souffrir sa maîtresse, et quand il est en danger de la perdre, serait assez conforme à la bizarrerie du personnage. Telle est à peu près l'impression de Cynthia Kerr, qui note : « En servant de barrière entre sa maîtresse et lui, son ami lui permet de la désirer à nouveau »⁴⁹. S'inspirant de l'analyse de Jean Starobinski, et se souvenant de la légende de Tristan et Yseult, elle explique encore :

Pour qu'il existe un culte, il faut de la distance et Angélique s'est montrée trop accessible. La déesse a subi une désacralisation puisque l'objet est fascinant dans l'exacte mesure où il ne peut être possédé⁵⁰.

En somme, la complaisance et la fidélité d'Angélique créent le malaise d'Alidor. Il lui faudrait une esclave sans doute mais une

46. *Op. cit.*, p. 148. Mais je n'en déduirai avec lui, ni qu'Alidor est un héros (seul Dieu est un rival digne du héros), ni que Polyucte se situe dans la lignée d'Alidor : le cynisme de ce dernier personnage interdit en effet de le rapprocher de Polyucte.

47. Voir I, 4, v. 195-196 et 256; IV, 1, v. 963.

48. *Op. cit.*, p. 1352.

49. *Op. cit.*, p. 70.

50. *Ibid.*, p. 99. Voir aussi Denis de Rougemont, *L'Amour et l'Occident*, éd. de Paris, Plon, 1956, p. 183.

esclave rétive, difficile à mater. On n'a pas attendu la psychanalyse pour découvrir ce genre de besoin, qui tend à la perversité : « On ne nous donne point ce qu'on ne saurait nous refuser », constate Corneille dans la Dédicace.

Mais la maladie d'Alidor peut tout aussi bien se ramener au narcissisme, une des formes exacerbées de l'amour-propre, connue depuis toujours. Son orgueilleuse déclaration à Cléandre, avant que l'action ne s'engage, donne à le penser :

Comptes-tu mon esprit parmi les ordinaires ?
Penses-tu qu'il s'arrête aux sentiments vulgaires ?

(I, 4, v. 209-210)

N'est-ce pas le narcissisme qui produit son autosatisfaction — « un homme tel que moi » (IV, 1, v. 985) —, sa complaisance à se regarder, à l'avance, souffrir

Que pour ton amitié, je vais souffrir de peine !

(III, 4, v. 757)

Jamais fut-il mortel si malheureux que toi ?

(IV, 1, v. 975)

sa honte devant les regrets que lui inspire ce qu'il croit être l'enlèvement d'Angélique :

Suis-je encore Alidor après ces sentiments ?

(IV, 5, v. 1075)

Alidor n'est-il pas trop absorbé par la contemplation de ses perfections supposées pour pouvoir regarder, et aimer, une tierce personne ? Son extravagance viendrait, dès lors, d'une inaptitude à aimer vraiment.

On objectera qu'il soutient le contraire : « Angélique me charme », dit-il dans la version première; les mots seront aussi forts dans le texte de 1660 : « J'idolâtre Angélique. » Je l'admets bien volontiers, à condition de ne pas confondre, comme on l'a fait, l'intensité de l'amour avec sa perfection⁵¹. Car quelque chose m'intrigue : avant

51. Voir Nadal, *op. cit.*, 110-111 et Doubrovsky, *op. cit.*, p. 63. La démonstration de Nadal est particulièrement déconcertante : « Non seulement Alidor décide de s'affranchir de l'humiliation qu'entraîne l'esclavage de la passion, de s'en punir en perdant volontairement Angélique, de se guérir de son mal, mais encore il semble souhaiter pour celle qu'il aime une punition et une guérison semblables. Cela n'est pas une preuve de peu d'amour. Il y a dans cette façon d'aimer une grandeur et une pureté peu communes. C'est déjà, et plus qu'une ascèse amoureuse, une volonté de faire remonter l'amour à sa source, de lui restituer sa gratuité absolue. »

d'avoir formé le dessein de donner Angélique à Cléandre, Alidor attend du mariage de la jeune fille avec un tiers son soulagement :

Et qu'y trouvant alors sujet d'aversion,
Ma liberté naîtra de ma punition.

(I, 4, v. 266-267)

La première explication qui vient à l'esprit au sujet de cette « aversion » est qu'il éprouvera du dégoût de ce que celle qu'il aime se soit donnée à un autre, et qu'il ne pourra être attiré par les restes de celui-ci. Mais lui-même fournit peu après un éclairage autrement important :

Les beautés d'une fille ont beau toucher mon âme,
Je ne la connais plus dès l'heure qu'elle est femme.
De mille qu'autrefois tu m'as vu caresser,
En pas une un mari pouvait-il s'offenser⁵² ?

Ainsi, donc ce grand amateur de jeunes filles ne ressent nul attrait pour les femmes. Dans le moment qui suit l'enlèvement raté, Angélique est bien près d'en prendre conscience, même si, comme le rappelle Lemonnier, il ne faut pas « prendre les mots dans leur sens strictement moderne »⁵³ :

Alidor (quel amant !) n'ose me posséder.

(IV, 6, v. 1151)

« Dans cette pièce, comme dans toutes les comédies cornéliennes, commente Georges Couton, le corps parle haut »⁵⁴. Oui, le corps féminin, comme dans *La Suivante*, où Amarante évoque sans ambiguïté les misères de son célibat⁵⁵. Mais le corps masculin se manifeste beaucoup moins ; et l'on peut se demander s'il a de réels besoins, ou s'il est en état de les satisfaire. Au grand étonnement de Cléandre :

Crains-tu de posséder ce que ton cœur adore

(I, 4, v. 233)

Alidor professe sa répulsion pour le mariage :

Ah ! ne me parle point d'un lien que j'abhorre.

(v. 224)

52. I, 4, v. 293-296. S. Doubrovsky parle du respect d'Alidor pour l'institution du mariage (op. cit., p. 69) ; cela me semble être un contresens.

53. Op. cit., p. 56.

54. Op. cit., p. 1353.

55. Voir V, 9, v. 1691-1692 :

Qu'au misérable état où je me vois réduite,
J'aurai bien à passer encor de tristes nuits.

Le mot est très fort ; il fait penser, non à une prise de position philosophique, mais à une horreur physique. Et les arguments qu'il avance pour le justifier — le caractère déplaisant de l'« amour par devoir », la perte de la beauté chez la femme, l'inconstance des sentiments humains — ont plutôt l'air de prétextes que d'authentiques raisons⁵⁶. Lemonnier est le premier en date, si je ne me trompe, à avoir lu entre les lignes :

Il y a peut-être, dans Alidor, ce que nous appellerions un complexe sexuel ; il aime Angélique mais il se sent incapable de la posséder [...] ce n'est peut-être qu'un impuissant⁵⁷.

L'hypothèse mérite d'être prise très au sérieux : sur ce sujet non plus, on n'avait pas attendu Freud ; et les contemporains de Corneille en avaient fait un thème littéraire : *L'Impuissance*, de Véronneau, parut en 1634, et *Iphis et Iante* de Bensérade (qui traite, de manière assez scabreuse, d'une question voisine), de 1637. J'ajouterais volontiers que l'Hippolyte de Racine fuit, tout au long de la tragédie, la femme très charnelle qu'est Phèdre, et trouve refuge auprès d'une jeune fille qui n'a guère de consistance physique, Aricie.

Mais pourquoi regarder seulement du côté de la littérature ? Tout extravagant qu'il est, Alidor manque si peu de réalisme qu'il fait penser (pure coïncidence, naturellement) à Louis XIII, point brillant, comme chacun le sait, sur le plan sexuel, mais capable de s'éprendre de deux jeunes filles, Mlle de Hautefort et Mlle de La Fayette, à qui il faisait une cour toute platonique. Tallemant des Réaux raconte qu'un jour, la première ayant caché dans son sein un billet qu'il voulait avoir, « il prit les pincettes de la cheminée (pour le saisir) de peur de toucher à la gorge de cette jeune fille ». Il rapporte encore que, Boisrobert ayant mis, sur une musique faite par le roi, des vers relatifs à son amour pour Mlle de Hautefort, Louis lui fit remarquer : « Ils vont bien, mais il faudrait ôter le mot de *désirs*, car je ne désire rien. » Et Tallemant conclut : « Il n'avait rien d'un amoureux que la jalousie »⁵⁸. Or, en 1637, Mlle de Lafayette entra en religion, et ceci ne parut point déplaire au roi, qui lui rendait parfois visite en son couvent de la porte Saint-Antoine⁵⁹. En revanche, en 1638, pendant la seconde période de faveur de Mlle de Hautefort,

56. Voir I, 4, v. 232, et 235-242 ; voir encore v. 231 et 302 :

Je veux pouvoir prétendre où ma bouche l'adresse (l' renvoie à son feu).

« Prétendre », non pas prendre.

57. Op. cit., p. 56.

58. *Historiettes*, éd. par A. Adam, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2 vol., 1960-1961, t. I, p. 338.

59. Voir par exemple les *Mémoires* de La Porte, in *Nouvelle Collection des Mémoires pour servir à l'histoire depuis le XIII^e siècle jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*, Michaud et Poujoulat, Paris, 1836-1839, 34 vol., série III, t. VIII, p. 34.

il écarta le marquis de Gèvres, qui voulait l'épouser, et ne lui permit de revenir à la Cour qu'après lui avoir fait promettre par écrit de renoncer à ce mariage⁶⁰.

Enfin, et c'est la dernière hypothèse que je retiendrai, à cette peur de posséder le corps féminin s'ajoute vraisemblablement, chez Alidor, une autre peur, moins précisément orientée, qui l'arrête dans chacun de ses élans vers Angélique : la peur de s'engager, la peur de vivre, avec ce que cela implique de souffrance possible. On songe à Mme de Clèves refusant de lier sa destinée à celle de Nemours alors que, veuve, elle est en état de le faire. Comme la Princesse, Alidor redoute le temps qui passe et ne laisse rien intact :

Du temps qui change tout les révolutions
Ne changent-elles pas nos résolutions⁶¹ ?

J'ai toujours pensé que Mme de Clèves avait plus de faiblesse que de force, et que sa vertu était un faux-semblant plus qu'une réalité profonde (ce qui ne veut pas dire qu'elle ne se conduit pas vertueusement). La vertu mise à part (on peut la remplacer par l'aspiration à la liberté), je pense la même chose d'Alidor.

Alidor est incontestablement la vedette de *La Place Royale* : il est le seul personnage dont l'interprétation pose un problème; et c'est lui qui, pour l'essentiel, organise l'action : « *La Suivante* est le développement d'un quiproquo, *La Place Royale* d'un caractère », constate Octave Nadal⁶². Un caractère où je ne vois guère d'éléments positifs : d'une part, Alidor est un mauvais amant, comme tous les jaloux. A ceux qui voient dans la perfection de son amour le point de départ de son drame, je rappellerai le jugement de François de Sales :

La jalousie est voirement la marque de la grandeur et grosseur de l'amitié, mais non pas de la bonté, pureté et perfection d'icelle⁶³.

André Stegmann se montra fidèle à l'esprit du xvii^e siècle (ce qui me paraît être une grande qualité critique) et de surcroît bon psychologue, lorsqu'il écrivit :

Cette jalousie non dominée, cette possessive de l'amour, sont la négation de l'amour cornélien, et de tout amour⁶⁴.

60. Voir *Mémoires* de Montglat, Michaud et Poujoulat, série III, t. V, p. 62; et ceux de La Rochefoucauld, p. 43 des *Œuvres complètes* publiées par L. Martin-Chauffier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1935 (réimpr. 1950).

61. I, 4, v. 239-240. Voir J.-C. Brunon, *op. cit.*, p. xxxii : « L'amour tient en réserve un piège autrement dangereux. Ne se veut-il pas éternel, hors de ce temps qui est la grande loi du monde ? En vérité l'amour n'est qu'un songe impossible. »

62. *Op. cit.*, p. 105.

63. *Introduction à la Vie dévote*, dans *Œuvres complètes*, éd. des Religieuses de la Visitation, Annecy, 1892-1964, 27 vol. in-8°, vol. III, p. 268.

64. *Op. cit.*, t. II, p. 572.

D'autre part, Alidor n'est point un bon ami : il n'a pour Cléandre ni estime (il le classe de toute évidence parmi les esprits « ordinaires », voir v. 209), ni générosité : contrairement à ce qu'il proclame, son intention est de ne lui rien donner. Nous avons affaire à un caractère privé de grandeur, dominé par l'égoïsme. « *La Place Royale* inscrit d'avance en négatif les dangers d'une conscience solitaire qui méconnaît le sens du sacrifice », note encore André Stegmann⁶⁵. Cet homme-là est bien incapable d'être le « grand prêtre d'une libération nouvelle et fulgurante », comme se le figure Serge Doubrovsky⁶⁶. C'est un personnage chimérique, qui se trompe sur les valeurs, qui ne domine pas son moi, qui n'a pas d'éthique cohérente — à plus forte raison est-il inapte à s'élever à un niveau de réflexion métaphysique. Que l'on juge de son intelligence ou de son sens moral, on ne voit partout que médiocrité.

Quitte à entrer dans la catégorie des « bonnes âmes, choquées dans leur humanisme »⁶⁷, j'estime être en droit de déclarer Alidor déplaisant. Je ne suis pas, après tout, en mauvaise compagnie : « Il est malaisé de ne pas le trouver odieux », écrit Georges Couton⁶⁸. Je suis d'ailleurs tentée de croire que Corneille était du même avis — non seulement parce qu'il l'a exprimé dans sa Dédicace, mais parce qu'il a rendu la victime d'Alidor plus émouvante que ne l'est ordinairement un personnage de comédie (il l'a souligné dans l'*Excusatio*, v. 29-34). Un auteur peut très bien manifester de l'attachement à une de ses créations, par ailleurs tout à fait antipathique, et la regarder évoluer avec intérêt, sans justifier ses actions⁶⁹.

Au terme de cette analyse, il me semble enfin que la tentation de voir dans *La Place Royale* un contenu voisin du tragique⁷⁰ doit être repoussée. Ainsi que Corneille l'a indiqué dans le *Discours sur la Tragédie*, « (les actions) de la comédie partent de personnes communes, et ne consistent qu'en intrigues d'amour et en fourberies »⁷¹. Pourquoi aurait-il exempté *La Place Royale* de cette règle ? Je n'y verrai pas non plus, comme Jean-Claude Brunon ou Lemonnier, un mélange de tragédie et de comédie, ni même la transformation en comédie d'un

65. *Ibid.*, loc. cit.

66. *Op. cit.*, p. 62.

67. S. Doubrovsky, *op. cit.*, p. 63, n. 49.

68. *Op. cit.*, p. 1355.

69. Stendhal avait sûrement beaucoup d'attachement pour Julien Sorel; ça ne l'a pas empêché de le faire se conduire de manière odieuse à diverses reprises. Voir la remarque d'A. Stegmann : « Corneille (...) regarde le monstre avec une curiosité attentive ; il ne songe guère à le transmuter en héros » (*op. cit.*, t. II, p. 574).

70. Voir Nadal, *op. cit.*, p. 110.

71. Théâtre complet, éd. G. Couton, Garnier frères, 1971, t. I, p. 56. Voir aussi l'Épître de *La Suivante*.